

Les visages de nacre de Man Ray

Une élégante exposition retrace le parcours du photographe dans le milieu de la mode au cœur des années 1920. Jolie galerie de muses et modèles à contempler au Musée Cantini à Marseille.

Il est des atmosphères qui nourrissent un travail et le perfectionnent, qui lui permettent d'être dans l'expérimentation tout en le confortant. Tel est sans doute le rôle que le monde de la mode a joué sur le jeune créateur qu'est Man Ray dans les années de l'après Première Guerre mondiale. L'artiste - de son vrai nom Emmanuel Radnitzky - va se forger rapidement une réputation dans ce milieu peuplé d'esthètes et de grandes fortunes.

Une rampe de lancement tout autant qu'un matelas confortable face à la misère qui frappe alors fréquemment les artistes. "*Le monde de la mode lui a permis de mettre en place son dispositif opératoire*", estime Claude Miglietti, commissaire de l'exposition, qui insiste sur la place laissée au surréalisme à cette époque.

Lee Miller

C'est en juillet 1921 que le jeune homme quitte New York et vient s'installer à Paris. Sur les conseils du couturier Paul Poiret, il se met à travailler pour différentes revues de mode comme *Vogue*, *Vanity Fair* et même le magazine américain *Harper's Bazaar*. Il réalise principalement des portraits de modèles célèbres à ce moment-là, tels Peggy Guggenheim ou Kiki de Montparnasse. Cette dernière sera un temps son amante.

"*Man Ray aimait les femmes et aimait s'entourer de proches dans son travail*", détaille Claude Miglietti qui indique que la photographe Lee Miller, qui aura été le modèle et la muse de Man Ray, l'aidait à tirer ses photographies. "*Il y avait à ce moment-là une porosité entre l'art, la mode et les personnes qui travaillaient avec lui*", explique la commissaire de l'exposition.

Douceur

Pour réaliser ce qu'on pourrait nommer des "visages de nacre" en référence au titre d'une photographie qu'il a réalisée et intitulée de cette façon, le photographe qu'est Man Ray laisse une distance importante entre le modèle et lui lors des prises de vue. Ce "vide" entre le sujet photographié et lui permet de diminuer la présence autoritaire de l'appareil photo et de laisser davantage le caractère du sujet s'exprimer.

"*Regardez ses négatifs*", lance Claude Miglietti, "*ils montrent bien la distance qu'il a avec le sujet et comment il a recadré ses photographies*". De fait, bien qu'il photographiait de loin, Man Ray aimait ensuite recadrer ses clichés et ainsi agrandir à l'envi le visage d'un modèle. "*Avec ce procédé, plus il agrandit, plus la netteté de l'image s'évapore*", explique la commissaire. D'où la douceur qui règne dans l'image de ces femmes, comme si elles étaient caressées par l'objectif, enveloppées par un léger voile qui dissipe la crudité de la chair.

Bijoux

En plus de cette approche singulière, Man Ray a réussi, même dans le milieu de la mode, à expérimenter le médium sous toutes ses coutures. Solarisation, inversion négative, découpage, superposition... Il s'est servi de différentes commandes pour pousser l'image dans ses retranchements, tenter des formes et des couleurs innovantes. À ce titre, le visiteur pourra s'étonner et s'amuser d'une technique de recadrage qu'aimait utiliser l'artiste et qui est présentée dans l'exposition : plier un tirage jusqu'à trouver le bon cadre - sorte de jeu facétieux qui oblige à manipuler de ses mains une photographie.

L'exposition se penche aussi sur les autres domaines explorés par Man Ray, comme la réalisation de bijoux - de très belles boucles d'oreilles sont présentées - ou l'invention d'objets surréalistes. Il y a ce fer à repasser que l'artiste a recouvert, sur la tranche, de clous. Pour la répétition d'un film, il proposera à une danseuse ayant déchiré sa robe de la repasser avec ce fer, faisant naître ainsi une robe en lambeaux. La subversion surréaliste au service d'un imaginaire lié au monde de la mode. Man Ray, en quelques mots...

Par Jean-Baptiste Gauvin

Man Ray et la mode

Du 8 novembre 2019 au 8 mars 2020

Musée Cantini, 19 Rue Grignan, 13006 Marseille

Marie Clerel: Etching the sky

The artist has invented a method of capturing variations in sunlight and moonlight. Her sensory work uses the photographic medium in its most primitive form in order to reveal luminous traces. Marie Clerel's work is currently on view at Galerie Binome in Paris.

In the beginning, photography was a labor of patience. Time was needed for light to leave an imprint on paper and for a form to emerge. Marie Clerel is attentive to the lessons of the early masters. She is capable, for example, of spending long minutes waiting for the ghostly outline of a star to take shape. This is what she does in the series devoted to the moon, beautifully titled *Lunaisons*. The artist exposes the paper to the glow of the moon until the rounded form of the earth's satellite appears, tracing a perfect, full, white disk. Bypassing the use of a camera, the artist employs vintage, contactless techniques, such as cyanotype and celestography, invented by August Strindberg. Light strikes the paper directly, leaving its mark.

Ambivalence

Marie Clerel proceeded in a similar fashion in her series *Midi*, making an image every day at noon, on the dot. She would expose photosensitive paper to sunlight and wait until it left its imprint. The paper, as if it were the surface of the sky, would either take on a blue tint or remain somewhat grey, which indicated whether the day was bright or cloudy. The artist successfully recorded a whole spectrum of ambivalence in her compelling calendar, inspiring daydreams about the passage of time and our own traces in the world. Marie Clerel seeks out vestiges, whatever is left behind on a surface, the substrata of things.

Another series featured at the gallery was made on aging paper. As a result, over time, the colors will change. Barely visible, these transformations show the fidelity of Marie Clerel's oeuvre to movement and to life itself, etching in our minds a sense of time.